Document généré le 28 avr. 2024 05:30

Liaison

Le cri du dernier des Franco-Ontariens

Pierre Raphaël Pelletier

Numéro 74, novembre 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43026ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pelletier, P. R. (1993). Le cri du dernier des Franco-Ontariens. *Liaison*, (74), 46–46.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le cri du dernier des Franco-Ontariens

«... le dernier des Franco-Ontariens a débuté l'écriture d'un livre...», nous dit-il d'un ton détaché.

«le dernier des Franco-Ontariens, c'est vraiment moi», insiste-t-il.

Un peu avant ou plutôt un peu après, je ne sais plus et cela n'a pas d'importance — le dernier des Franco-Ontariens se demande «comment écrire ? pourquoi écrire ?»

Et puis d'une rage effrayante il pense tout haut : «mais chrisse que ça m'écœure d'être le dernier des Franco-Ontariens».

«Chrisse que ça l'écœure», dit-il. Et bêtement peut-être — qui sait ? — je le crois comme je crois à son écriture pour arriver à disparaître honorablement avec lui.

Mais pourquoi t'énerves-tu ainsi ? me demande un critique à qui les représentants de la bonne parole ont confié une mission, celle de choisir les rares écrivains et écrivaines qui pourront, par le biais de leurs œuvres, parler à la postérité.

Le dernier des écrivains franco-ontariens n'existe pas, absolument pas ! s'exclame le bon critique à bout de patience et d'abnégation.

L'intelligence du monde ne saurait créer un tel individu... même si...

Même si... me dis-je, même si le dernier des écrivains franco-ontariens existe et qu'il souffre, comme plusieurs d'entre nous d'ailleurs, de la bêtise, du dogme féroce, du faux silence de la police littéraire qui multiplie avec aisance les discours assassins.

Belle affaire que ce critique qui condamne à mort le dernier des écrivains franco-ontariens qui nous habite tous et toutes, du moins par moments, avant le grand silence.

Et malgré les malices, les injustices, de l'intellect qui juge, qui dépèce ses textes, le dernier des écrivains franco-ontariens écrit au milieu de nulle part avec une parole de souffrance, de douleur, d'un manque terrible d'être tout bonnement là. Il écrit et continue à écrire avec cette méfiance mordante née d'une réalité qui ne sera jamais sienne.

À défaut, à force de ne pas être là, le dernier des écrivains franco-ontariens rumine l'impossible commencement d'une écriture dont l'absence est le sens.

Le dernier des écrivains franco-ontariens «parle tout croche» de l'étrange sentiment d'être étranger à tout, même à sa disparition certaine, à son écartèlement entre l'insignifiance de son périple et le néant qui avale tout.

Et le dernier des écrivains franco-ontariens continue à écrire plongé dans la peur, le doute, la grandeur, le désenchantement, la perdition sans autre moyen que ces mots pauvres, que ces phrases maladroites pleines de trous par où sa vie s'échappe.

Écrire avec un je qui n'est jamais là, un je insituable dans le temps, un je dont l'existence relève de l'absurdité de l'innommable, tel est le lot, tel est le *fatum* de la fatalité du dernier des écrivains franco-ontariens que certains maudissent à force de l'entendre répéter que la fin de toute écriture est possible, que cette fin nous anime tous et toutes. Maudit sois-tu, toi dont les mots sont amas de débris, restes de silences écrasés sur eux-mêmes.

Mu par la beauté corrosive du vide qui le hante, le dernier des écrivains franco-ontariens écrit d'une écriture faite de cris, d'un cri, le cri de l'extrême. Écriture qui pousse à tout dire même si cela ne vaut rien puisque même «ce vaut rien» vaut le vide qui le guette.

Et oui, il faut bien l'avouer : le dernier des écrivains franco-ontariens n'écrit peut-être pas du tout ou plutôt écrit-il de ce cri pur débarassé de l'arrogance de ceux et celles qui croient à la bonne littérature de notre critique de tantôt.

Le dernier des écrivains franco-ontariens crie qu'il est là, boule de pathos qui sert de je sans substance. Il est douloureusement eccéité de la parole malheureuse, heureuse, avant la dispersion radicale qui menace toute écriture qui ne joue pas le jeu de la belle littérature.

Au centre de ce cri, le dernier des écrivains franco-ontariens parle d'un vide lumineux. Il est ce vide lumineux d'un temps inhumain en deça du silence, du chaos, des dégats.

Dans un dernier sursaut d'écriture, le dernier des écrivains franco-ontariens se surprend à rêver qu'il court «nu dans un champ de blé mûr» et qu'il est hors de tout cri, «épuisement d'une âme finalement heureuse».

Et à mon tour, je me surprends à rêver que le cri n'est peut-être pas seulement accès au vide mais aussi présence aux nombreux silences des mots à venir.

La force du cri», me dis-je, en relisant *Le Dernier des Franco-Ontariens* de Pierre Albert, c'est de rendre possible toutes les écritures, autant en les fondant dans la sensation extrêmement volatile de disparaître, que dans celle de durer pour éclater en avant de soi.

Pierre Pelletier